

I Seminário Brasileiro sobre Livro e História Editorial

Realização: FCRB · UFF/PPGCOM · UFF/LIHED

8 a 11 de novembro de 2004 · Casa de Rui Barbosa – Rio de Janeiro – Brasil

O texto apresentado no Seminário e aqui disponibilizado tem os direitos reservados. Seu uso está regido pela legislação de direitos autorais vigente no Brasil. Não pode ser reproduzido sem prévia autorização do autor.

Littérature étrangère et monde du livre, à Paris, au XIX^o siècle.

Diana Cooper-Richet

Centre d'Histoire Culturelle des sociétés contemporaines

Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

Si Paris a été, pour reprendre l'expression de Walter Benjamin, la *Capitale du XIX^o siècle*¹, elle l'a sans doute surtout été de la « République mondiale des lettres »². N'a-t-il pas été amplement montré que cette ville était dotée d'un prestige littéraire à nul autre pareil? Par ailleurs, au cours de la même période, Paris est devenue une cité cosmopolite vers laquelle affluent de nombreux étrangers. Tout ceci contribuera à faire de celle que l'on nomme la « Ville Lumière », un espace dans lequel les transferts culturels sont à la fois d'une extrême variété et d'une incomparable richesse.

Dans ce contexte, la diffusion de la littérature étrangère progresse. Elle emprunte différents types de canaux, tant sur le plan des supports qui portent les textes venus d'ailleurs, que sur celui de la langue dans laquelle ils sont offerts aux lecteurs. La littérature étrangère peut, en effet, emprunter deux voies pour tenter de se faire connaître, celle de la version originale, c'est-à-dire celle de la publication dans la langue dans laquelle le texte a été écrit, celle qui ne s'adresse qu'à un public d'initiés maîtrisant au moins un vocable autre que le sien. Ces lecteurs sont peu nombreux, en France, au XIX^o siècle. La seconde manière d'initier le lectorat aux « belles étrangères » passe par la traduction, dont la conception à cette époque est très différente de celle que nous en avons aujourd'hui. Traduction ou adaptation au goût du pays d'accueil ne sont, le plus souvent, pas différenciées l'une de l'autre. Mais elles permettent, toutes deux, de toucher des lecteurs ne parlant que la langue nationale.

Editer et vendre la littérature étrangère en version originale.

Il existe dans le monde des éditeurs parisiens du XIX^o siècle, un petit nombre de maisons – moins d'une douzaine - qui se sont consacrées à la mise sur le marché d'imprimés en langues étrangères. Cette activité, commencée avant la Révolution, par Théophile Barrois³ notamment, sera poursuivie tout au

¹ Paris, capitale du XIX^o siècle. *Le livre des passages*, Paris, éditions du Cerf, 1986.

² Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999.

³ Giles Barber, "Galignani and the publication of English books in France from 1800 to 1852", *The Library*, vol. XVI, n° 5, 1961, pp. 267-286 et "J. J. Tourneisen of Basle and the publication of English books on the continent c. 1800", *The Library*, vol XV, n° V, 1960, pp. 194 et suivantes.

long du XIX^e siècle. Elle est organisée en trois domaines grands linguistiques, les domaines anglais, allemand et espagnol. De récents travaux, menés sur la période de la Restauration, ont montré que dès les années 1815-1830 les catalogues de certains éditeurs parisiens présentent, déjà, des publications dans de nombreuses autres langues, dont certaines rares et difficiles.

La librairie anglaise est, sans aucun doute, la mieux représentée. Plusieurs maisons parisiennes – 5 ou 6, un peu moins dans la seconde moitié du siècle en raison des réglementations qui ont été introduites sur le copyright entre les deux pays, en 1852 - contribuent à l'édition d'imprimés en anglais. Ces imprimés sont d'une très grande variété. Dans la première moitié du siècle, la plupart des livres sont contrefaits à partir d'ouvrages publiés en Angleterre. Ils sont ensuite reproduits en France, un pays où les coûts de fabrication sont peu élevés, à bas prix, mais néanmoins avec une présentation scientifique et bibliophilique de bonne qualité. L'éventail des littératures proposé est très vaste. Ces éditeurs publient aussi bien des ouvrages d'histoire, que des œuvres classiques, des recueils de poésie, des traités scientifiques ou des récits de voyages, mais également les mémoires de personnalités connues. C'est grâce à certains d'entre eux que la littérature romantique anglaise sera introduite en France, en anglais. Les œuvres de Walter Scott, de Thomas Moore, de Byron et de William Mackepeace Thackeray notamment, emprunteront ce chemin.

Certains de ces éditeurs, comme Galignani⁴ et Baudry⁵, s'efforceront également de faire paraître des œuvres originales, c'est-à-dire des ouvrages qui ne sont pas des copies de livres provenant des Îles Britanniques, mais des textes conçus à Paris. Ces livres originaux sont essentiellement des guides de voyages à l'usage des étrangers en visite sur le Continent, ainsi que des méthodes d'apprentissage de l'anglais à destination des écoles et des lycées. Ces deux dernières activités traverseront le siècle, alors que la contrefaçon de livres venus d'Angleterre disparaîtra après 1852.

Les libraires-éditeurs spécialisés dans le domaine anglais ne se sont pas contentés de pirater des livres venus clandestinement d'Angleterre, ni même de publier des ouvrages originaux. Ils ont eu bien d'autres occupations, dont on peut trouver la trace, aujourd'hui, à la Bibliothèque nationale de France. Cet établissement conserve, en effet, plus de 50 collections de périodiques différents en anglais, publiés à Paris entre 1800 et 1850⁶. Ces publications de taille et de

⁴ Sur cet éditeur Diana Cooper-Richet, *Galignani*, Paris, Galignani, 1999, 64 p. ; id., « Les imprimés de langue anglaise en France au XIX^e siècle : rayonnement intellectuel, circulation et modes de pénétration », *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, dir. Jacques Michon et Jean-Yves Mollier, Québec, Presses de l'université Laval, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 121-140 ; id., « Distribution, diffusion et circulation du *Galignani's Messenger* (1814-1890), premier quotidien parisien en anglais », *La distribution et la diffusion de la presse du XVIII^e siècle au 3^e millénaire*, dir. Gilles Feyel, Paris, Editions Panthéon-Sorbonne, 2002, pp. 121-139.

⁵ Jean-Benoît Francou, *Baudry, un éditeur pirate du XIX^e siècle ou la Librairie européenne de 1815 à 1852*, mémoire de maîtrise sous la direction de Diana Cooper-Richet et de Jean-Yves Mollier, université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 1999.

⁶ Voir Diana Cooper-Richet, « La presse britannique dans le Paris de la première moitié du XIX^e siècle : modèle et vecteur de transferts culturels », communication au colloque international et interdisciplinaire *La production*

qualité disparates, témoignent d'une grande diversité de préoccupations. Certaines d'entre elles se consacrent à la présentation de la littérature, au sens large du terme, celui de Mme de Staël. Elles offrent aux lecteurs parisiens, par le biais d'articles de critique littéraire et d'extraits d'ouvrages, un panorama quasi complet des publications anglaises les plus récentes⁷. D'autres périodiques, sont dédiées à la science médicale, à la construction du chemin de fer Paris-Rouen – en effet, dans les années 1840, des ouvriers et des ingénieurs Anglais sont employés à la construction de cette ligne. Cette publication leur était destinée. Certaines professions, comme les tailleurs – les « British tailors » sont très recherchés dans la capitale - ont leur propre organe professionnel en anglais. Il existe aussi un journal de mode dans cette langue, mais également des périodiques destinés à favoriser l'apprentissage de l'anglais par les Français⁸. Le public de ces revues et journaux, s'il est divers, est néanmoins essentiellement composé par les nombreux Anglais séjournant en France ou de passage à Paris mais aussi, en tout cas pour les revues littéraires, aux Français cultivés et curieux de littérature étrangère.

Il faut, également, souligner la présence dans la capitale, de 1814 à 1890, d'un quotidien en anglais qui fut lu par les élites du monde entier. *Galignani's Messenger*⁹, premier quotidien en anglais de Paris, mais sans doute du continent européen, publié par la maison d'édition du même nom, était célèbre et apprécié aussi bien en Italie, à Florence, qu'en Russie parmi l'aristocratie, que chez les lettrés de l'Empire Austro-Hongrois. Ce journal n'est-il pas présent dans le cabinet littéraire le plus select de Budapest ?

Quelle est la nature de ce quotidien ? A côté de quelques articles originaux, il présente surtout des extraits de textes empruntés aux meilleurs périodiques anglo-saxons. Il fournit à ses lecteurs une information sur l'actualité politique, mais également sur la vie intellectuelle et culturelle d'outre-Manche. Cet organe est intéressant dans la mesure où il permet de mesurer les transferts culturels et de pratiques qui s'opèrent dans le domaine de la presse, entre la France et la Grande-Bretagne, au cours des premières décennies du XIX^e siècle. Ce journal a

de l'immatériel, théories, représentations et pratiques de la culture au XIX^e siècle, Lyon, 14-16 mai 2003, à paraître à Nouveau Monde éditions, Paris, 2005 ; id., « Presse en anglais et littérature, à Paris, dans la première moitié du XIX^e siècle », communication au colloque *Presse et littérature au XIX^e siècle*, Montpellier, 5-7 décembre 2001, à paraître à Nouveau Monde éditions en 2004. Nicolas Benard-Dastarac, *La presse de langue anglaise à Paris (1814-1940)*, mémoire de DEA, sous la direction de Christian Delporte, université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 2000.

⁷ Diana Cooper-Richet, « Les grandes revues littéraires et politiques britanniques dans la formation des élites au cours de la première moitié du XIX^e siècle », communication au colloque international *Política, nação e edição, Brasil, Europa e américas nos séculos XVIII-XX : O lugar dos impressos na construção da vida política*, Belo Horizonte, 7-9 avril 2003, à paraître en 2005.

⁸ Voir Diana Cooper-Richet, « La presse britannique », *op. cit.*

⁹ Voir Danièle Pluinage, *Galignani's Messenger. An English Newspaper issued in Paris*, Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, dirigé par le professeur Nordon, 1968 et Nicolas Bénard-Dastarac, *Le Galignani's Messenger. Naissance et évolution d'un quotidien anglais à Paris (1814-1852)*, mémoire de maîtrise dirigé par Diana Cooper-Richet et Jean-Yves Mollier, université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 1999.

beaucoup emprunté aux méthodes en usage dans les médias britanniques. Il a, sans doute, été l'un des premiers en France à vivre des recettes de la publicité¹⁰. Il a, d'autre part, été très en avance dans l'utilisation de l'espace rédactionnel, dans celui du télégraphe, puis du téléphone, dans celui encore des correspondants de presse, mais également pour tout ce qui concerne la distribution et la mise sur le marché de deux éditions par jour : l'une le matin, l'autre l'après-midi à destination de deux publics de lecteurs distincts, bien que les spécialistes français de l'histoire de la presse ignorent splendidement les réussites et le caractère pionnier de ce journal très novateur. Si la librairie anglaise a été d'une grande richesse, à Paris au XIX^e siècle, à côté d'elle la librairie allemande a également été très importante.

La physionomie de cette librairie est très différente de la première. Son apport à la circulation de la culture germanique est cependant fondamental. La présence éditoriale germanique¹¹ est forte à Paris jusque dans les années 1870, la guerre franco-prussienne de 1870 viendra troubler une activité pourtant bien installée dans la capitale. La plupart des grandes maisons d'édition allemandes sont représentées à Paris – soit par l'ouverture d'une librairie, comme Klincksieck ou Brockhaus et Avenarius, soit par le biais d'un collègue libraire qui se charge pour eux du travail de commission. Ces hommes du livre, originaires des états germaniques, joueront un rôle important dans l'introduction en France des productions et des spécialités de l'édition de leurs pays.

Grâce à leur réseau de points de vente – notons qu'il y a eu à Paris, au cours du XIX^e siècle, entre 30 et 58 librairies allemandes selon les estimations¹² - la littérature allemande est bien présente sur le marché français, tout comme certaines spécialités typiquement germaniques qui vont être adoptées par les Français. Ce sera notamment le cas de la bibliographie, pur produit allemand, mais aussi des éditions musicales. La première revue musicale française, la *Revue et gazette musicale*, a été fondée en 1834 par un Allemand du nom de Schlesinger¹³. Toute cette littérature, parfois très érudite, amené en France par les Allemands est disponible à la fois dans les magasins de vente, mais

¹⁰ Diana Cooper-Richet, « Presse et publicité en France et en Angleterre, dans la première moitié du XIX^e siècle : regards croisés », *Revue MIF*, n° 5, novembre 2004, pp. 89-110.

¹¹ Sur le domaine germanique voir les travaux de Frédéric Barbier, *L'empire du livre : le livre imprimé et la construction de l'Allemagne contemporaine (1815-1914)*, Paris, Editions du Cerf, 1995; id. « La librairie ancienne en Allemagne au XIX^e siècle », *Bulletin du Bibliophile*, 1984, n° 4, pp. 543-558 ; id., « Entre la France et l'Allemagne : les pratiques bibliographiques au XIX^e siècle », *Revue de synthèse*, janvier-juin 1992, n° 1-2, pp. 41-53 ; id., « Une librairie internationale : Treuttel et Würz à Strasbourg, Paris et Londres », *Revue d'Alsace*, t. 111, fascicule 589, 2^e trimestre 1985, pp. 111-123 mais également ceux d'Helga Jeanblanc, *Des Allemands dans l'industrie et le commerce du livre à Paris (1811-1870)*, Paris, CNRS Editions, 1994 et d'Isabelle Kratz, « Libraires et éditeurs allemands installés à Paris (1840-1914) », *Revue de synthèse*, janvier-juin 1992, n° 1-2, pp. 94-108.

¹² Isabelle Kratz, *op. cit.*, p. 101 et Helga Jeanblanc, *op. cit.*, p. 20.

¹³ Donatienne Bion, *La Revue et gazette musicale (1835-1858)*, mémoire de maîtrise dirigé par Diana Cooper-Richet, Jean-Yves Mollier et Jean-Claude Yon, université de Versailles Saint-Quentin-enYvelines, 2001.

également dans un certain nombre de cabinets de lecture qui ont pour spécialité la littérature étrangère.

Des boutiques à lire, il en existe de luxueux et de modestes, tant pour les ouvrages en anglais qu'en allemand, même s'il semble que ces derniers aient été moins nombreux, moins d'une dizaine - entre la fin du premier Empire et le début de la Troisième République (1814-1870). La prestigieuse maison Klincksieck possédait son propre salon de lecture ouvert en 1859 destiné à présenter « les nouveautés romanesques allemandes ». Ainsi, à acheter ou à emprunter, le choix de littérature en allemand disponible à Paris, au XIX^e siècle, est vaste. Il existe aussi, dans la « capitale mondiale des lettres », une librairie espagnole.

Si la librairie espagnole est moins importante, et ne revêt pas les mêmes formes que les deux premières, elle n'en est pas pour autant négligeable¹⁴. Soulignons pour commencer qu'un certain nombre de publications en espagnol, présentes sur le marché parisien, proviennent assez souvent des mêmes professionnels que les ouvrages en anglais, parmi lesquels les libraires-éditeurs Baudry et Galignani. En 1838 le premier assure, par exemple, la publication du *Tesoro del Parnaso Espagnol* et lance une collection des meilleurs auteurs hispanophones. Cette maison fait, par ailleurs, paraître des catalogues entièrement consacrés aux ouvrages en espagnol.

Il existe également des librairies ibériques, comme l'établissement Rosa y Bouret qui se charge d'exporter des livres vers son pays d'origine, ainsi que vers l'Amérique latine, en particulier au Mexique dès les années 1830, où il fait connaître la littérature française en espagnol. Il y a également la Librairie hispano-américaine de Salva. Paris comptait encore au moins deux autres libraires espagnols, Lassalle et Melon qui achetèrent à Hachette, en 1860, les droits de reproduction du contenu de son tout nouveau magazine *Le tour du monde* afin de la traduire en espagnol¹⁵. Ce type d'activité, comme celui qui a été étudié par Eliana de Freitas-Dutra et par Claudia Neves-Lopes pour la maison Garnier à destination du Brésil¹⁶, témoigne de la richesse des transferts culturels qui trouvent leur origine, à Paris, à cette époque.

Paraît également à Paris, imprimé rue du faubourg Montmartre, de 1842 à 1886, un organe de presse en espagnol, *El Correo de ultramar, periódico politico, literario, mercantil e industrial* dont le directeur, un certain Lapeyre, est installé à La Havane. Cette publication, dont le premier numéro est daté du 5

¹⁴ Voir les travaux de Jean-François Botrel, notamment « La librairie espagnole en France au XIX^e siècle », *Le commerce de la librairie en France au XIX^e siècle (1789-1914)*, dir. Jean-Yves Mollier, Paris, IMEC éditions-Éditions Maison des Sciences de l'Homme, 1999, pp. 287-297 ; id., « Les libraires français en Espagne (1840-1920) », *Histoire du livre et l'édition dans les pays ibériques. La dépendance*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1986, n° 26, pp. 61-78.

¹⁵ Jean-Yves Mollier, *Louis Hachette (1800-1864). Le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999, p. 387.

¹⁶ Claudia Neves-Lopes, « L'*Almanacque Brasileiro Garnier* : simple transfert culturel ou adaptation d'un genre européen au Nouveau monde », *Les lectures du peuple en Europe et dans les Amériques (XVII^e-XX^e siècle)*, dir. H.-J. Lüsebrinck, Y.-G. Mix, Jean-Yves Mollier et Patricia Sorel, Bruxelles, Editions Complexe, 2003, pp. 185-192.

septembre 1842, paraît six fois par mois sur 12 pages et publie aussi un supplément *Litèraria y de modas*. Si l'on en juge par le nombre de ses correspondants français dispersés dans tout le continent américain de Valparaiso à Mexico, en passant par la Nouvelle Orléans et Caracas, sa zone de diffusion semble avoir été très vaste. En plus des informations générales et des publicités en espagnol, le journal publie un feuilleton bilingue français-espagnol. Les feuilletonnistes français y sont à l'honneur. En 1842, par exemple, on peut y lire *Le cabaret rouge* d'Alejandro Dumas ou encore *El Castillo de los Pirineos* de Federico Soulié¹⁷.

Le supplément comporte, à la fois, des informations générales politiques et économiques, mais aussi des chroniques sur les beaux arts, les sciences, les voyages. Pourtant, l'essentiel de l'espace rédactionnel des suppléments semble avoir été consacré à des romans-feuilletons d'auteurs français traduits en espagnol. Ne trouve-t-on pas dans ses pages *Martin el Esposito. Memorias de un Ayudade camara* (en français *Martin l'enfant trouvé*, 1847) d'Eugenio Sue, ou encore *Memorios de un medico* ou *Los Cuarenta y cinco* d'Aljandro Dumas et *Valcreuse* de Julio Sandeau ? Notons enfin, que ce journal fait de la publicité pour la maison Hachette, par l'intermédiaire des libraires Lasalle et Melon.

Paris est aussi, au coeur du XIX^e siècle, une capitale polyglotte dans laquelle on peut lire et acheter des livres dans quasiment toutes les langues du monde. Dès les premières décennies du XIX^e siècle, les éditeurs Barrois et Dondey-Dupré, plus particulièrement, éditent des catalogues spécialisés dans les ouvrages en arabe, persan, turc, japonais, tartare, mandchou, chinois, copte, hindi, malais, mongol et même sanscrit. Il offrent également tout un assortiment de textes en langues nordiques : hollandais, flamand, suédois et danois, mais aussi en polonais, russe et celte¹⁸. Notons aussi que, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la maison d'édition Challamel se spécialisera dans la publication de textes en arabe et dans les langues orientales. Cette maison fera paraître, de 1859 à 1866, un journal en arabe, *Birgys-Barys* (L'aigle de Paris), dirigé par M.F. Bourgade et Rochaid-ed-Dahdah qui publie parfois des éditions bilingues¹⁹.

A mesure que progresse le XIX^e siècle, les libraires-éditeurs de la capitale offrent à leurs clients, sous de multiples formes, un choix de plus en plus vaste de littérature étrangère traduite.

Traduire, adapter et commercialiser la littérature étrangère.

¹⁷ Il n'existe, à l'heure actuelle, aucune étude sur cet organe de presse.

¹⁸ Diana Cooper-Richet, « Paris, capitale des polyglottes ? Edition et commercialisation des imprimés en langues étrangères sous la Restauration », communication au colloque *(Re)Penser la Restauration*, université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 22-24 septembre 2003, à paraître en 2005 à Nouveau Monde éditions.

¹⁹ Si le monde de la librairie et de l'édition en langues étrangères commence à être mieux connu, il manque encore, pour le XIX^e siècle, des travaux sur les domaines italien et russe, notamment. Il y avait à Paris, à la fin du siècle, une communauté russophone avec ses imprimeurs et ses imprimés, dont nous ignorons encore l'essentiel.

Afin de toucher un public un peu plus large, de diffuser la littérature étrangère et, par ce biais, d'augmenter le volume de leurs affaires un certain nombre d'intellectuels et d'hommes du livre vont mettre sur le marché parisien des revues spécialisées dans la présentation, en français, de textes venus d'autres régions du monde, mais également d'ouvrages étrangers sélectionnés et traduits pour les lecteurs français. Il s'agit, dans un premier temps, de faire connaître le romantisme dont l'épanouissement a été plus précoce en Grande-Bretagne et dans les pays germaniques qu'en France.

Plusieurs revues littéraires de ce type voient le jour, à Paris, au XIX^e siècle²⁰. La première, la plus connue et la plus durable, est la *Revue britannique*²¹ fondée en 1825 et qui ne disparaîtra qu'en 1901, la *Revue américaine*, plus éphémère puisqu'elle ne durera que deux années, 1826- 1827, la *Revue germanique*, née en 1825, la *Revue des Etats du Nord* (1835), la *Revue Wagnérienne*, qui ne commence à paraître qu'en 1885, ou encore la *Revue celtique* (1870-1934) se fixent également pour but de contribuer à l'importation des cultures étrangères en France, en fournissant à leurs lecteurs – presque toujours des abonnés - un panorama le plus large possible de la production éditoriale du pays, ou de l'ère linguistique, dans lesquelles elles se sont spécialisées. Elles s'adressent à un lectorat qui cherche à se doter d'une culture générale de type encyclopédique, mais qui n'est pas capable de comprendre les textes étrangers dans la langue dans laquelle ils ont été écrits.

Les modes de transmission utilisés dans ce type de périodique sont nombreux, mais ils ne correspondent que rarement à l'idée que l'on se fait, de nos jours, de la traduction littéraire. En premier lieu les textes qui sont présentés, dans la plupart de ces revues, sont soigneusement sélectionnés en fonction de ce que les collaborateurs de la revue pensent être le goût des Français. En effet, s'ils cherchent à faire connaître les publications d'un pays étranger, ils veulent aussi que leur revue soit, à la fois, vendue et lue. Leur sélection constitue un premier filtre entre la littérature d'un pays étranger et ses lecteurs en France. Ce premier écran est complété par les pratiques qui sont mises en œuvre pour restituer la version originale. Certains « traducteurs », disons plutôt des « interprètes », se contentent de s'inspirer de l'œuvre étrangère, en la présentant à leur manière. D'autres préfèrent commenter ou analyser un article, d'autres font de la compilation à partir de plusieurs livres ou revues. Parfois, les rédacteurs de ces revues mettent en évidence la distance qui les sépare des textes originaux. La *Revue britannique* insère souvent dans ses pages des commentaires critiques à propos des positions prises par les auteurs anglais qu'ils présentent. C'est ainsi qu'ils préfèrent ajouter leurs propres conclusions plutôt que celles qui accompagnaient le texte original.

²⁰ Pour la période 1830-1835, voir Patrick Berthier, « Miroirs des littératures du monde : les revues parisiennes (1830-1835) », *Romantisme*, n° 89, 1995, p. 7-27.

²¹ Voir Kathleen Jones, *La Revue britannique, son histoire et son action littéraire (1825-1840)*, Paris, Droz, 1939 et Diana Cooper-Richet, « Revues anglaises, revues françaises : des formes multiples d'échange », *La Belle Epoque des revues 1880-1914*, Paris, Editions de l'IMEC, 2002, pp. 361-379.

Les rédacteurs de l'éphémère *Revue américaine* dans leur déclaration d'intention, en 1826, nous éclairent sur les buts d'une telle revue. Il s'agit d'étudier « cette moitié du globe sur laquelle grandissent des nations pleines d'avenir et dont les antécédents politiques, aussi bien que la vie actuelle nous sont presque inconnus »²². La revue se propose de puiser dans les meilleurs travaux européens, mais surtout américains, mexicains et brésiliens, afin de faire connaître, sous tous leurs aspects, les nations qui peuplent aujourd'hui l'Amérique. Il semble que cette publication ait surtout privilégié les questions politiques, économiques et géographiques au détriment d'une présentation de la littérature.

Parmi les périodiques spécialisés, il faut accorder une place particulière aux revues scientifiques²³, tel que le *Journal asiatique*. Fondé en 1822 par la Société asiatique à laquelle appartiennent de nombreux académiciens, elle est publiée par la maison Dondey-Dupré. Le fils du fondateur de cette institution très respectée, Prosper, maîtrise lui-même plusieurs langues asiatiques, parmi lesquelles le chinois²⁴. Avec son père, ils sont à la tête de l'Imprimerie-librairie orientale, inspirée d'un modèle londonien, installée dans le quartier du Palais Royal, face à la Bibliothèque du Roi rue de Richelieu, où se trouvent la plupart des grands libraires. Le *Journal asiatique* est consacré « à l'histoire, à la philologie, aux langues et à la littérature des peuples asiatiques ». Il s'agit d'une épaisse revue, qui présente des textes traduits du sanskrit, du chinois, du persan et de bien d'autres langues orientales. Ce type de publication savante s'adresse à des lecteurs avertis capables de lire des langues rares et non, comme les revues dont nous venons de parler, à un public d'honnêtes hommes de culture plus universelle, mais moins approfondie.

The « Revue celtique ». A quarterly magazine for celtic philology, literature and history (1870-1934), au titre bilingue, est une publication française qui bénéficie du « concours des principaux savants des Iles Britanniques ». Elle a pour objet l'étude des langues, des littératures et des civilisations celtiques et propose, notamment, à ses lecteurs des contes populaires bretons, des « tales » - récits - du folklore écossais et des textes en gallois agrémentés d'introductions en français.

Les revues générales ouvrent largement leurs pages à la littérature universelle. C'est le cas de la fameuse *Revue des deux mondes*²⁵ et de la *Revue*

²² La *Revue américaine*, journal mensuel, prospectus, 1826, p. 1.

²³ Elisabeth Parinet, dans *Une histoire de l'édition à l'époque moderne (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Seuil, 2004, p. 77 indique que l'éditeur Gustave-Germer Baillière se propose en 1863 de publier une *Revue des cours scientifiques de la France et de l'étranger* dont le succès fut si considérable qu'elle donna naissance à une Bibliothèque scientifique internationale, dix ans plus tard.

²⁴ Jean-Yves Mollier, *L'argent et les lettres. Histoire du capitalisme d'édition (1880-1920)*, Paris, Fayard, 1988, pp 320-321.

²⁵ Voir Thomas Loué, *La Revue des deux mondes de Buloz à Brunetière. De la belle époque des revues aux revues de la Belle Époque*, thèse de doctorat en histoire, dir. Alain Corbin, université Paris I, 1998 et « Les passeurs culturels au risque des revues. France, XIX^e-XX^e siècles », communication au colloque *Les passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe (XIX^e et XX^e siècles)*, université Lyon III, 5 et 6 septembre 2003, à paraître en mars 2005 aux éditions de l'ENSSIB.

de Paris qui présentent des œuvres des littératures anglo-saxonne et allemande, mais également scandinave²⁶, voire russe. Un certain nombre de collaborateurs de la première, comme Philarète Chasle pour la littérature en langue anglaise, Saint-René Taillandier pour la littérature allemande ou encore Alfred Fouillée pour la philosophie européenne, se spécialisent dans une aire linguistique ou disciplinaire et proposent des articles sur ces thèmes à la rédaction, contribuant ainsi à leur diffusion parmi les abonnés. Cette tradition sera maintenue jusqu'à la fin du siècle²⁷. Dans les années 1880, la *Revue des deux mondes* jouera un rôle non négligeable, grâce à son collaborateur Eugène-Melchior de Vogüé²⁸, dans la familiarisation de ses lecteurs avec la littérature russe. Dans les dernières décennies du siècle, le nombre moyen d'ouvrages russes traduits en français augmente progressivement²⁹. Soulignons également que la *Revue de Paris* des années 1830³⁰, comme celle du même nom lancée sur le marché par Paul Calmann-Lévy en 1900 exploreront, elles aussi, largement les littératures cosmopolites.

L'idée selon laquelle, des périodiques français, pourraient être presque entièrement dédiées à la littérature étrangère, et non plus seulement à celle émanant d'un seul bassin linguistique, prend d'abord corps au début de la monarchie de Juillet avec le lancement de *L'Europe littéraire, journal de la littérature nationale et étrangère* (1833-1834) dont Thomas R. Palfrey, écrit qu'elle fut « un essai de périodique cosmopolite »³¹, du *Panorama littéraire de l'Europe* (1833), du *Littérateur universel* (1834-1839) et de la *Revue européenne* (1831). D'autres publications de ce type verront le jour par la suite comme la *Revue internationale* (1883), puis l'éphémère *Cosmopolis, hebdomadaire polyglotte illustré, littéraire, artistique et mondain* en 1896, dont la rédaction était franco-britannique.

Il ne faudrait pas omettre de mentionner le rôle joué, dans le grand public, par les périodiques littéraires de large diffusion, comme *Le journal pour tous* mis sur le marché en 1855 par Louis Hachette et l'imprimeur Charles Lahure, ou encore, à la maison Lévy le *Journal du dimanche* de 1855 ou *Jeudi* qui date de 1860. Certains textes étrangers paraîtront d'abord dans ces journaux, avant que

²⁶ Dans le domaine scandinave, ce sont les écrits d'Ibsen, de Strindberg et de Bjornson qui font connaître cette littérature.

²⁷ Philippe Régner, « Littérature nationale, littérature étrangère au XIX^e siècle. La fonction de la *Revue des deux mondes* entre 1829 et 1870 », *Philologiques III, op. cit.*, pp. 289-314.

²⁸ De Vogüé fait paraître *Le roman russe*, Paris, E. Plon, Nourrit et cie, 1886.

²⁹ Christophe Charle, « Champ littéraire français et importations étrangères. De la vogue du roman russe à l'émergence d'un nationalisme littéraire (1886-1902) », *Philologiques III, Qu'est-ce-qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie du champ littéraire*, dir. Michel Espagne et Michael Werner, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1994, pp. 249-263. Le nombre de romans russes traduits en français passe de 2 à 5 en moyenne vers 1880, à 8-9 vers 1885, puis à 25 en 1888, ce qui constitue un sommet, avant de retrouver un niveau moyen par la suite, *ibidem*, p. 255. Pouchkine, Gogol, puis Dostoïevski et Tolstoï sont traduits. *Anna Karénine*, qui connaîtra un grand succès, qui ne le sera qu'en 1885.

³⁰ La première des deux revues du même nom se penche, dès les premières années de la monarchie de Juillet, sur la littérature allemande, celle du Portugal peu connue en France, celle de l'Espagne, mais aussi du Danemark, de la Norvège et de la Suède, Patrick Berthier, *op. cit.*

³¹ *L'Europe littéraire (1833-1834) : un essai de périodique cosmopolite*, Paris, Honoré Champion fils, 1927.

d'être publiés sous forme d'ouvrage. Ce fut le cas, en 1855, avec la traduction d'*Afraja* de l'Allemand Theodor Mügge qui paraît d'abord dans le *Journal pour tous*, avant d'être publié dans la collection dite *Bibliothèque des chemins de fer*. Les conditions imposées, par l'éditeur, à Mügge étaient draconiennes, elles comprenaient à la fois des coupures plus importantes pour le journal que pour la publication sous forme d'ouvrage et un changement de titre³².

Etape essentielle pour la circulation des textes étrangers, la traduction n'en détient pourtant pas l'exclusivité, comme nous venons de le montrer. Etre traduit dans une langue étrangère représente cependant, pour tous les écrivains, une forme de consécration littéraire et intellectuelle. Pour les éditeurs - qui ont souvent une véritable curiosité pour les cultures venues d'ailleurs - lorsque le contexte s'y prête, tant sur le plan des idées, que sur les plans politique³³ et économique, la traduction d'une oeuvre peut être l'occasion de tenter une bonne affaire. C'est ainsi qu'à partir du milieu des années 1810 la littérature romanesque anglaise va jouir d'un grand prestige en France, grâce aux oeuvres de Walter Scott – qui sont traduites presque immédiatement - de Charles Dickens, de Stevenson et d'autres. Ce dernier est publié par l'éditeur de Jules Verne, Hetzel, spécialiste des récits d'aventures pour la jeunesse. Au cours de la première moitié du siècle, les tirages demeurent modestes 1000 à 2000 exemplaires, montant parfois à 5 ou 6000, mais les rééditions sont nombreuses³⁴.

L'intérêt porté, par les éditeurs parisiens à la littérature étrangère, est visible dès les premières décennies du XIX^e siècle. Camille Ladvocat, l'éditeur romantique par excellence, qui servira de modèle à Balzac dans *Illusions perdues* pour peindre les traits du libraire Dauriat, fait traduire, en association avec Gosselin, les oeuvres de Scott, de Schiller et de Shakespeare, avant de faire faillite en 1832. Il faut aussi souligner les efforts de Gosselin, qui dès 1826, fait connaître en français *Le dernier des Mohicans* et met sa femme à la tâche pour traduire Scott, dans les délais les plus courts³⁵. Gervais Charpentier le père de la collection à bon marché a, dès la fin des années 1830, subdivisé sa *Bibliothèque* en grands domaines linguistiques : grecque-française, latine-française, anglaise-française et allemande-française. En 1845 il inaugure les Bibliothèques étrangères, pour les domaines anglais, allemand, espagnol, italien et portugais. Le nouveau venu Victor Masson, de même que les frères Firmin Didot à qui il rachète, en 1836, la *Collection des classiques français et étrangers* est également propriétaire d'un certain nombre de romans du fameux capitaine

³² Jean-Yves Mollier, *Louis Hachette...op. cit.*, p. 350 et 379.

³³ Jean-Yves Mollier a montré que les Français s'étaient détournés des littératures étrangères dans les années 1815-1835, en raison du succès du roman-feuilleton, *La lecture et ses publics à l'époque contemporaine. Essais d'histoire culturelle*, Paris, PUF, 2001, pp. 72-77. La montée du nationalisme dans l'opinion française, à la fin du XIX^e siècle, a également conduit à un repli sur la littérature nationale et à une mise à l'écart des productions d'origine étrangère, Christophe Charle, *op. cit.*, p. 260 et suivantes.

³⁴ Elisabeth Parinet, *op. cit.* montre p. 43 que la traduction française d'*Ivanhoé* de Walter Scott, publiée pour la première en 1820 chez Gosselin mettre 30 ans, et 29 rééditions, pour atteindre les 60 000 exemplaires.

³⁵ *Ibidem*, p. 183.

américain Thomas-Mayne Reid³⁶, sont donc des éditeurs impliqués dans la diffusion de la littérature internationale.

Il existe chez de nombreux autres éditeurs parisiens des collections, entièrement ou partiellement, consacrées aux œuvres traduites. C'est le cas chez Hachette, l'un des grands introducteurs de la littérature étrangère en France, qui ne veut pas risquer d'être concurrencé par des confrères sur ce terrain. Avant 1852, date de la signature entre la France et l'Angleterre de la convention sur les droits d'auteurs, Hachette publie des romans qui ne sont pas encore protégés par la législation internationale, notamment ceux d'Edgar Poe, de Charles Dickens, de Walter Scott, de Nicolas Gogol – *Tarass Boulba*, mais également des œuvres plus anciennes comme celles de Cervantès, de Jonathan Swift³⁷, tombés dans le domaine public.

Dans la seconde moitié du siècle, Charles Lahure et Hachette seront à l'origine de différentes collections de littérature étrangère, plus particulièrement la *Collection des meilleurs romans étrangers* – à un franc le volume - lancée en 1855 devenue, deux ans plus tard, la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, dans laquelle figuraient des écrivains comme Maria S. Cummins ou Lady Georgiana Fullerton³⁸ traduite en français chez Amyot, dès 1845, avec des romans comme *La fille du notaire* et *Ellen Middleton*. Louis Hachette n'hésite pas, non plus, à acheter les droits d'écrivains de grand renom, comme Charles Dickens - pour onze de ses romans en 1856 – d'Elizabeth Gaskell, de Thackeray et d'Yvan Tourgueniev³⁹, tout en n'hésitant pas à raccourcir les œuvres lorsque celles-ci lui paraissent trop longues.

Afin de diriger avec intelligence cette activité éditoriale cosmopolite Louis Hachette, qui est devenu l'un des précurseurs de la signature des droits de traduction, n'hésite pas, en 1856, à embaucher deux directeurs littéraires Paul Lorrain et Adolphe Régnier⁴⁰. Le premier, agrégé, est un ancien condisciple de Louis Hachette à l'École Normale Supérieure. Il est chargé des traductions de l'anglais en général et de Dickens en particulier. Le second est responsable du domaine germanique. Ensemble, ils veillent aux destinées de la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*. Cette collection préfigure en quelque sorte la célèbre *Bibliothèque cosmopolite* de l'éditeur Stock, un modèle du genre, mise sur le marché après 1900, après le rachat de la *Bibliothèque étrangère* d'Albert Savine⁴¹. Ce dernier, bien qu'ayant aussi à son catalogue une Bibliothèque antisémite, appréciait néanmoins la littérature internationale. N'était-il pas éditeur d'auteurs russes, nordiques et anglo-saxons ?

³⁶ Jean-Yves Mollier, *Louis Hachette...op. cit.*, p. 227.

³⁷ Notons que les œuvres de Defoe – Robinson Crusoé - et de Swift -*Les voyages de Gulliver* -connaissent de nombreuses rééditions, car elles sont adaptées pour la jeunesse.

³⁸ Jean-Yves Mollier, *Louis Hachette ...op. cit.*, p. 367.

³⁹ *Ibidem*, p. 388.

⁴⁰ *Ibidem*, pp. 363-364.

⁴¹ Jean-Yves Mollier, *L'argent et les lettres...op. cit.*, p. 333.

Les collections de la librairie Calmann Lévy, la collection à un franc de Michel Lévy (1855) et la *Bibliothèque contemporaine* comportent elles aussi, vers le milieu du siècle, de plus en plus d'œuvres traduites, celles des Américains Harriet Beecher Stowe (*Uncle Tom's cabin*), Bret Harte, Stevenson, Edward Eggleston et Habberton, mais aussi Dickens, ainsi que des écrivains belges d'expression flamande comme Henri Conscience ou encore Hollandais. Mais les frères Lévy ont également à leur catalogue les classiques de la littérature comme Shakespeare. Leurs traducteurs ne sont pas choisis par hasard. C'est Charles Baudelaire qui se charge des textes d'Edgar Allan Poe, l'historien et homme politique Guizot d'un certain nombre d'ouvrages à caractère historique et Amédée Pichot, un angliciste renommé, des romans de Dickens⁴².

Des maisons plus modestes ont également à leur catalogue des œuvres appartenant à la littérature internationale. La Bibliothèque nationale collection conçue en 1863 par l'imprimeur Dubuisson et deux de ses ouvriers typographes à l'intention de leurs camarades de travail, qui connaît un succès durable, contient aussi bien des textes d'auteurs français, que latins et étrangers⁴³. Chez Delalain, éditeur spécialisé dans la publication d'ouvrages destinés aux établissements d'enseignement secondaire et aux universités, le fonds sur les cultures étrangères – germanique, arabe, hébraïque – est riche⁴⁴. Mais ce sont les éditions de la *Revue blanche* qui, en 1900, feront paraître l'une des meilleures ventes de littérature étrangère du siècle, *Quo Vadis* de l'écrivain polonais Henryk Sienkiewicz, vendu en 150 000 exemplaires en un peu plus d'un an⁴⁵. En France, à la fin du siècle, certains écrivains étrangers sont devenus des auteurs populaires – au même titre que les feuilletonistes français, ceci est le cas de Fenimore Cooper.

Conclusion

Les enjeux liés à l'introduction et à la circulation de la littérature étrangère, sous toutes ces formes, dans un pays et à une époque où une part de plus en plus importante de la population est alphabétisée et accède progressivement, et à des degrés divers, à la culture, sont importants, plus particulièrement dans un contexte d'émergence d'une littérature nationale. Il a été montré que celle-ci ne peut se définir que dans un recours quasi-permanent à des éléments de cultures venues d'au-delà des frontières⁴⁶. C'est ainsi que « la littérature française ne se découvre comme une littérature nationale que par opposition aux littératures étrangères »⁴⁷. Ceci semble se vérifier, dans le cas de la *Revue britannique*

⁴² Jean-Yves Mollier, *Michel et Calmann Lévy ou la naissance de l'édition moderne (1836-1891)*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, p. 328.

⁴³ Elizabeth Parinet, *op. cit.*, pp. 78-79

⁴⁴ *Ibidem*, p. 83.

⁴⁵ *Ibidem*, pp. 44-45 et 94.

⁴⁶ Michel Espagne et Michael Werner, « Avant-propos », *Philologiques III...op. cit.*,

⁴⁷ *Ibidem*, p. 7.

notamment, dont les rédacteurs, tout en présentant un panorama le plus large possible des productions intellectuelles du Royaume-Uni, ne se privent pas de les juger et de leur opposer le point de vue français, comme s'il s'agissait de mettre leurs lecteurs en garde. Situation paradoxale qui combine à la fois une volonté d'ouverture sur l'extérieur et une méfiance à l'égard de ce qui est étranger.

Comme nous l'avons vu, les voies de pénétration empruntées au XIX^e siècle par la littérature étrangère pour traverser les frontières de la France ont été nombreuses et variées. Elles ne conduisaient pas toutes vers le même lectorat. Lorsque les œuvres étrangères sont offertes au public dans leur langue d'origine, le spectre des lecteurs est bien circonscrit. Si l'on a à faire à des imprimés en mandchou ou en copte, il ne peut s'agir que de spécialistes. Pour les livres en anglais, en allemand ou en espagnol les acheteurs sont, pour la plupart, des étrangers en séjour ou de passage en France qui souhaitent lire des ouvrages ou un journal dans la langue qui leur est la plus familière, sans oublier les quelques Français qui manient un idiome autre que le leur. Si le nombre de ces derniers augmente au cours du siècle avec l'introduction de l'apprentissage des langues étrangères dans le cursus des études secondaires, ils demeurent cependant peu nombreux et appartiennent, le plus souvent, à l'élite intellectuelle.

Lorsque les textes sont traduits, ils touchent un public beaucoup large, variable lui-même selon la nature du support imprimé qui véhicule le texte. Plus celui-ci est diffusé à grande échelle et à un prix modeste, comme les collections d'ouvrages à bon marché, plus le nombre de lecteurs influencés par la littérature étrangère sera grand. Par contre, lorsque les productions internationales transitent par le biais de revues s'adressant aux classes sociales les plus favorisées de la société – comme la *Revue des deux mondes* - leur impact est différent, même s'il n'est pas dénué de portée, compte tenu du pouvoir que ces couches exercent dans un grand nombre de domaines.

Paris, « capitale du XIX^e siècle » était, ainsi, au centre d'un mouvement international d'échanges culturels d'une variété et d'une complexité que nous ne cernons pas encore dans toutes ses dimensions.